L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureau : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 8 NOVEMBRE 1885.

LA VIE MILITAIRE EN FRANCE.

La barbe dans l'armée.—Sapeurs et soldats.—Royale moustache et mouche.—Le roi barbier.—Comment on mange dans la 10e compagnie d'artillerie.—Un ordinaire confortable.—A la guerre comme à la guerre.

Le ministre de la guerre est en train d'accomplir, sans bruit, une véritable révolution ; des bureaux de la rue Saint-Dominique est sortie une circulaire que les commandants de corps d'armée ont lue avec stupéfaction et que les archivistes n'ont enregistrée qu'à regret. Est-il question d'un nouveau mode d'avancement ou de l'unification des soldes? Tous les lieutenants vont-ils devenir commandants? Tous les capitaines vont-ils émarger au budget comme s'ils étaient maréchaux de France? En vérité, la réforme que prépare M. le général Campenon est d'aspect plus modeste. Il s'agit seulement d'autoriser désormais le port de la barbe dans l'armée.

Grosse affaire cependant! Car, si la coquetterie des officiers s'accommode à merveille de cette nouvelle mode, la routine proteste, se lamente et s'insurge, et chacun sait qu'elle est encore toute-puissante dans notre bon pays de France. Nous avons été si bien élevés dans le respect des traditions que nous professons même une dévotion exagérée pour les moindres habitudes de nos pères. L'uniforme et la barbe s'excluent; nous en sommes persuadés, et je doute que les officiers soient nombreux qui profiteront de la permission que le ministre doit leur octroyer en guise d'étrennes.

Ce n'est pas, à vrai dire, que le soldat français n'ait jamais porté la barbe; à l'heure où nos drapeaux flottaient sur le champ de bataille de Bouvines, des archers barbus marchaient à l'avant-garde de nos armées. Nos aïeux gaulois répandaient dans leurs longues barbes des flots de poudre d'or. C'était une façon comme une autre d'honorer le soleil dont ils saluaient, enthousiastes, l'apparition radieuse sur les cimes lointaines. Un érudit doublé d'un poète, M. Edouard Schuré, a décrit, l'autre jour, en vers éloquents, le costume de nos ancêtres.... et leurs barbes rudes dont le seul aspect mettait les Germains en fuite et séduisait les Germaines.

Est-ce pour ce double motif que ces mêmes Germains proscrivirent impitoyablement la barbe? Leur dieu Odin était barbu, mais leurs guerriers, fils de ce dieu, ne portaient que la moustache. Encore était-il nécessaire de s'être signalé par quelque haut fait d'armes pour conquérir le droit d'arborer ce signe de noblesse héroïque.

Quoi qu'il en soit, la moustache rencontra, dès ces temps reculés, de nombreux défenseurs et de passionnés adhérents. Clovis et Mérovée l'adoptèrent, bien qu'elle fût, à leur époque, d'origine étrangère; mille ans plus tard, le comte de Bouteville, pendant que le bourreau coupait ses cheveux, frisait du doigt sa moustache soyeuse: "Mon fils, lui dit alors l'évêque de Nevers, qui l'assistait à ses derniers moments, il ne faut plus penser au monde, et je vois bien que vous y pensez encore."

M. de Bouteville obtint au moins de conserver ses moustaches jusque sur le billot.

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que la corporation des barbiers remonte à la plus haute antiquité. Quand un gentilhomme était sacré chevalier, c'était un seigneur—excusez du peu!—qui le rasait. Singulière accolade que celle du blaireau! Les jeunes gens n'étaient rasés d'ailleurs qu'à la veille d'une prise d'armes.

Henri Ier, pour éviter sans doute une désagréable occupation aux nobles de son entourage, conserva tout à la fois la barbe et la moustache. Les soldats eurent alors cet air patriarcal que nous avons tant admiré depuis lors dans quelques armées étrangères.

Mais, où la moustache fut réellement en vogue, c'est à l'époque où les bandes aventurières de Louis XII et de François Ier furent revenues d'Italie, rapportant, outre des tableaux, des coupes ciselées et des artistes prisonniers d'un talent merveilleux, toutes sortes d'habitudes plus ou moins avantageuses; ce furent d'abord des manières de langage inusitées jusque-là, puis des chapeaux ornés de plumes gigantesques, enfin, pour les hommes, certaine forme de moustache qui prit le nom de "barbe à l'escopette." D'autres routiers, arrivant de Hongrie ou d'Espagne, inaugurent les moustaches à la turque et les "crocs." Les rois eux-mêmes ne dédaignaient pas de si futiles distractions, et Tallemant des Réaux raconte que Louis XIII s'avisa, un jour, de couper lui-même la barbe à tous ses officiers et de ne leur laisser qu'un petit toupet au menton. On fit alors cette chanson, que cite M. Désiré Lacroix, d'après les documents du temps:

Hélas! ma pauvre barbe,
Qu'est-ce qui t'a fait ainsi?
C'est le grand roy Louis,
Treizième de ce nom,
Qui a toute ébarbé sa maison!

La chanson est médiocre, mais l'histoire est au moins originale. Le roi barbier! C'est mieux encore que le roi serrurier. Il semblerait ridicule aujourd'hui qu'un chef d'Etat employât ses loisirs à seulement régler des questions comme celle du port de la barbe; comme on vient de le voir, Louis XIII faisait mieux encore: il décrétait d'abord, rasait ensuite gratis lui-même, et la société prenait exemple sur le souverain: "J'ai bonne opinion, écrivait, en 1640, l'auteur anonyme des *Evénements de l'éducation*, d'un jeune gentilhomme curieux d'avoir une belle moustache. Le temps qu'il passe à l'ajuster et à la redresser n'est point du tout du temps perdu; plus il l'a regardée, plus son esprit doit être nourri et entretenu d'idées mâles et courageuses."

L'histoire de la moustache est longue et fertile en incidents curieux. Louis XIII avait fini par adopter "la royale", dont il est inutile de faire la description, puisque nos officiers la portent encore aujourd'hui. Louis XIV, au début de son règne, avait conservé les traditions de son prédécesseur; on se battait alors dans la Flandre et sur le Rhin; le roi vivait dans les camps. Plus tard, quand l'influence de Mme de Maintenon l'eût emporté, quand, pour expier ses fautes, le souverain signa la révocation de l'Edit de Nantes, toute frivolité fut sévèrement bannie de la cour. La pauvre moustache, victime innocente des orages politiques, fut de nouveau proscrite. Rasés du sommet des sourcils jusqu'au bas du menton, le Roi-Soleil et ses conseillers ressemblèrent alors à des moines; et c'est peut-être l'ambition qu'ils avaient nourrie au fond de leurs âmes troublées par l'approche de la mort.

L'armée fut moins obéissante que l'entourage immédiat du roi; on eut beau expédier dans les camps éloignés de jeunes seigneurs, frais émoulus de quelque collège, les vieux soudards de Turenne, qui servaient sous Catinat, continuèrent à friser leurs moustaches jusqu'en la présence du roi, Jean Bart, assure-t-on, fumait bien sa pipe dans les fastueux salons de Versailles!

Citons quelques dates: Le règlement du 21 février 1767 défend de cirer la moustache—elle était ressuscitée depuis la mort de Louis XIV—et, pendant la Révolution, aux heures tragiques des premières guerres d'indépendance, il se rencontre un bureaucrate impassible qui fait signer au citoyen ministre un ordre en vertu duquel "les grenadiers ont seuls le droit de porter moustache". Cet ordre—est-il nécessaire de le dire?—ne fut jamais respecté par les soldats de Jemmapes et de Fleurus. Avec l'Europe sur les bras, ils avaient, comme l'exprime une locution populaire énergique, "bien d'autres chats à fouetter". Sur le Rhin comme sur l'Adige, en Belgique comme dans les Apennins, les révolutionnaires n'avaient emmené dans leurs rangs ni barbier ni cuisinier, mais rien que des soldats. On sait comment ils se nourrirent; quant à la barbe, ils se résignèrent à la garder tout entière; et c'est parmi ces vétérans que Bonaparte recruta la garde consulaire, composée tout entière de sapeurs ornés de barbes gigantesques.

L'empereur conserva plus tard la barbe aux corps d'élite de son armée; ceux des autres qui s'étaient signalés dans quelque bataille mémorable obtenaient de conserver des favoris; cette récompense avait le mérite de ne pas grever le budget de l'empire. En tout cas, ces différentes prescriptions furent scrupuleusement respectées jusqu'en 1813. Quand il fallut appeler sous les drapeaux les conscrits de seize et dix-sept ans, le règlement concernant le port de la barbe fut nécessairement violé. Un chansonnier disait à propos des jeunes gens enrôlés:

Ils n'ont point la barbe au menton,
Ils font la barbe à tout le monde.

Ce couplet est daté du lendemain de la victoire de Bautzen; on le chantait à Paris le jour de la bataille de Leipzig, alors qu'il avait déjà cessé d'être vrai.

Aujourd'hui, c'est l'ordonnance royale du 2 novembre 1833, à peu près textuellement reproduite dans un document plus récent, qui fait loi; j'en cite le texte littéral:

"Les cheveux des officiers, sous-officiers et soldats sont coupés courts, surtout par derrière; ils ne forment jamais de touffes ni de boucles. Les favoris ne dépassent pas la hauteur de la bouche, et ne doivent pas se joindre aux moustaches. Les moustaches ne doivent être ni cirées, ni graissées. Il est défendu de laisser pousser la barbe sous la lèvre inférieure."

On en prend, on en laisse; tel capitaine, qui a servi dans l'ancienne garde, cire encore ses moustaches et cambre sa taille dans un dolman où l'œil vigilant du colonel ne reconnaît pas la coupe réglementaire; qu'importe ces petites licences, puisque aussi bien c'est maintenant la barbe qui réunit les suffrages! Tous sapeurs!

"Quand le soldat mange, il marche", disait Napoléon. Hélas! il mange trop souvent mal et l'entrain ne vient pas à l'homme qui n'a garni son estomac que d'un maigre bouillon où nagent quelques os dégarnis. A proprement parler, il n'est point de problème plus intéressant que celui-là, car tous les Français passent aujourd'hui par la caserne, et, si je ne réclame pas une augmentation du budget de la guerre, je voudrais qu'on utilisât pour le mieux les ressources disponibles. J'entends bien que l'ordinaire du régiment ne saurait ressembler aux menus savants et compliqués de nos restaurants à la mode. Dans les corps d'élite, où le soldat touche une paye supérieure, c'est à peine si l'on prélève un franc par jour pour la cuisine. Qu'en pensent nos ménagères, dont les doléances accusent l'augmentation permanente du prix des denrées?

Si le militaire n'est pas riche, il est actif, laborieux, ingénieux; que l'on fasse appel à son concours, il découvrira bien vite quelque expédient, et, s'il ne réussit pas à transformer le bœuf bouilli en faisan rôti, au moins obtiendra-t-il une nourriture saine.

A la caserne, ce n'est pas tant ce que l'on mange qui désespère les délicats: c'est bien plutôt la façon dont on mange. Un tour aux cuisines n'est pas pour encourager les estomacs récalcitrants. N'entrons pas dans les détails. Restons à la porte de ces antres où des cuisiniers vêtus de blouses malpropres remuent des mets informes dans des chaudières mal nettoyées. Dirigeons-nous plutôt du côté de Vernon et pénétrons dans le bâtiment qui sert de caserne aux ouvriers de la 10e compagnie d'artillerie.

Ce ne sont certes pas des millionnaires; ils sont 244 qui vivent en commun et le budget de leur cuisine n'a pas dépassé, en 1884, la somme totale de 63,000 fr.; nous voilà déjà bien loin d'un franc par jour! Etes-vous curieux cependant de connaître le menu des deux repas auxquels nous avons assisté? Le voici:

DÉJEUNER.
Soupe à l'oignon.
Bœuf rôti.
Salade de pommes de terre.

DINER.
Mouton rôti.
Haricots.
Salade.
Fromage.

On mangeait mieux chez Lucullus, mais on dîne bien plus mal dans la plupart des casernes de France. C'est une compensation. Puis — et ceci nous paraît encore plus important — les ouvriers de Vernon possèdent une salle qui leur sert de réfectoire; c'est là que les tables sont dressées, que le couvert est mis matin et soir. Ils ne s'assoient pas sur leurs lits pour avaler, le plus vite possible, le contenu d'une gamelle peu ragoûtante: ils mangent posément, lentement, à leur aise.

Et comment le capitaine de la 10e compagnie a-t-il obtenu ce résultat? Sans bourse délier; il s'est contenté de réclamer le concours actif de chacun; les tables ont été construites avec des planches de rebut qu'on a recouvertes d'une couche de peinture; les cuisiniers font de fréquentes visites au lavoir le plus proche, et les sous-officiers, qui vont au marché, discutent les prix d'achat avec une ténacité que leur envieraient de vieilles cuisinières. J'ajoute que l'anse du panier ne danse jamais; on y veille.

Voilà la recette; elle est bien simple; je me permets de la recommander à l'attention de tous les officiers de l'armée.

(Extrait du *Temps* de Paris, du 17 oct.)

Il n'est pas toujours agréable de faire connaître à autrui son métier, surtout lorsque ce métier consiste à trancher les têtes que la justice a désignées.

Un des aides de M. Deibler se trouvait, l'autre jour, en wagon, revenant de Riom, et une conversation s'était engagée avec un des voyageurs de son compartiment. Ce dernier en vint à demander à son interlocuteur quelle était sa profession.

—Je suis dans la "bourreaucratie", répondit le sous-exécuteur.

L'autre crut avoir entendu bureaucratie, et on parla d'autre chose.

Pendant de longues années, il y a eu, dans l'armée autrichienne, un régiment de cavalerie qui se distinguait des autres non à cause de ses moustaches, mais au contraire, parce qu'il avait le privilège exclusif de n'en point porter.

C'était une tradition de la guerre de Sept-Ans. A la bataille de Kollin, le vieux maréchal Daün voyant ses troupes plier devant les Prussiens, songeait déjà à ordonner la retraite, lorsque le colonel d'un régiment de dragons vint lui demander l'autorisation de charger.

Un général battu est rarement de bonne humeur, et Daün ne l'était même pas dans le succès. Le régiment dont on lui offrait le concours était d'ailleurs composé de recrues presque toutes imberbes. "Que voulez-vous que je fasse de vos blancs-becs?" s'écria-t-il. Cependant, sur l'insistance de l'officier, il consentit à la charge: "Mes enfants, cria le colonel à ses soldats, on ne compte pas sur vous, parce que vous êtes des blancs-becs!" Un frémissement courut les rangs. Le colonel leva son sabre, et l'on partit.

Quant on revint, bon nombre des "blancs-becs" étaient restés sur le champ de bataille, mais les Prussiens étaient en pleine retraite. C'est pour perpétuer le souvenir de ce fait d'armes que Marie-Thérèse décida que les soldats de ce régiment ne porteraient jamais, ni moustache ni barbe.

On va entreprendre de grands travaux à Etretat, France, et l'ouvrage sera loin d'y manquer cet hiver.

Ces travaux, utiles au premier chef, ont pour but l'amélioration de l'hygiène publique, et l'assainissement de la plage.

Actuellement, les eaux pluviales et ménagères viennent se déverser au milieu des bains, répandant des odeurs désagréables et malsaines dont la colonie étrangère se plaint à bon droit pendant l'été, dont les habitants souffrent pendant le reste de l'année, et qui donnent forcément lieu à de fréquentes contraventions.

Recueillir les eaux pluviales et ménagères et les envoyer, soit en aval, soit en amont, assez au large pour qu'elles puissent être emportées par le courant: tel était le problème à résoudre.

Le côté sud ou aval a dû, tout d'abord être écarté, parce qu'il ne présente que du galet, tandis qu'on rencontre, au nord, à l'amont, un rocher très favorable à la construction d'un canal souterrain.

L'égout collecteur, qui se raccordera avec l'aqueduc actuel situé place Victor-Hugo, se dirigera donc vers le nord, en longeant les maisons de la plage sur un parcours de 150 mètres jusqu'à l'escalier des Roches-Blanches. Là, il pénétrera sous la falaise d'amont par un tunnel long de 300 mètres, qui ira ainsi jeter de l'autre côté de la falaise les eaux malsaines et nauséabondes que le courant du large se chargera d'emporter.

A Paris, le montant des dégrèvements pour cause de vacances de maisons, qui était de 491,830 francs en 1883, s'est élevé brusquement pour 1884 à 812,829 fr.

Le nombre des déclarations de vacances, qui était, en 1883 de 13,285, a atteint pour l'année 1884 le chiffre de 20,871, soit une augmentation de 7,586.

Il faut remonter à l'année 1877 pour trouver un nombre de déclarations de vacances supérieur (25,097) à celui de 1884, et il y a lieu de supposer que ce nombre sera, en 1885, plus élevé encore qu'en 1884.

En effet, d'après les relevés des agents des contributions directes, il existait à Paris 42,000 appartements non loués; 42,000 logements sur 75,000 immeubles, c'est une assez jolie proportion.

Cette proportion vient encore de s'augmenter. On calcule, en effet, que pour le terme d'octobre, le chiffre des déménagements a dépassé de 1,450 environ celui des emménagements. Cela veut dire que 1,450 familles ont quitté Paris pour se retirer, soit en province, soit dans les communes de la banlieue.

On est en France en pleine floraison d'almanachs. Le nombre s'en est singulièrement augmenté depuis le temps où *Mathieu Laensberg* régnait sans rival. Vers 1810, le vénérable almanach existait seul, et encore ses prédictions étaient-elles contrôlées par qui de droit, et modifiées par les nécessités de la politique.

Entre autres bagatelles, l'éditeur du *Laensberg* avait prédit une grande peste pour 1811. Le fléau devait éclater à Rome. Colère du directeur de la librairie. Il fait appeler l'éditeur:

—Comment, malheureux, vous mettez la peste à Rome?

—Mon Dieu, monsieur le directeur, il faut bien que je la mette quelque part. On nous passe tous les ans une peste. L'année dernière, je l'avais mise en Espagne. Maintenant, c'est le tour de l'Italie.

—Mais vous ignorez donc que Rome vient d'être réunie à l'empire. Quel brouillon vous êtes!

—Monsieur le directeur, je suis un pauvre père de famille. Cet almanach est ma seule ressource. Comment vivrais-je si vous m'ôtiez ma peste?

Ici, le directeur s'attendrit:

—Eh bien, envoyez la peste autre part.

—Puis-je la mettre à Hambourg, monsieur le directeur?

—Je n'y vois aucun inconvénient.

L'éditeur s'en allait, content, quand il s'entendit rappeler par la fenêtre:

—Monsieur, hé! monsieur, écoutez donc!... Mettez votre peste à Saint-Pétersbourg!... Toute réflexion faite, ce sera beaucoup plus convenable.

Le directeur venait de penser à la réunion des villes hanséatiques et à l'imminence de la campagne de 1812.

On a souvent reproché à ce pauvre Ponson du Terrail les lapsus baroques qui lui échappaient dans la hâte de l'improvisation.

Le hasard a fait trouver à M. Pierre Véron, qui flânait sur les quais, quelque chose qui éclipse même l'immortel: "Sa main était froide et visqueuse comme celle d'un serpent."

Ecoutez plutôt ce que nous en dit notre confrère. C'est, s'il vous plaît, dans un livre "couronné par l'Académie" qu'il a fait la trouvaille!

On est en pleine nuit. Deux hommes qui traversent une forêt causent. Un troisième, embusqué, écoute leur conversation. Et soudain, au milieu de la scène, cette phrase mémorable de l'auteur: "Un gros nuage qui passa devant la lune l'empêcha d'entendre le reste!!!..."

Il est certain que cette bourde, couronnée par l'Académie, dépasse tout.

Le prince de Galles fume plus de quarante cigarettes par jour; il en fume même pendant son dîner, entre chaque plat.

En Autriche, les hôtes du prince s'ingénient à lui fournir les cigarettes les plus fines qui soient au monde.

Au dîner qui lui a été offert récemment au Casino national de Hongrie, on a offert des cigarettes roses au royal invité, qui en a présenté à son tour à ses voisines de table, la princesse Louise de Cobourg et la comtesse Esterhazy. Ces dames ont accepté avec empressement et ont fumé comme des hommes.

Il est probable qu'en Angleterre, et surtout devant la reine Victoria, ces dames n'auraient pas osé se livrer à semblable exercice.

M. Georges Duval dans l'*Evénement* de Paris du 23 octobre.

A propos des élections de Paris, on s'est livré à des plaisanteries énormes.

Puisque le *Jeu électoral* est à la mode, faisons comme les autres.

Voici ce que nous donnent les trente-quatre candidats élus aujourd'hui:

Germai N Casse
Bar O det
H U de
Lai S ant

Clémence A u
Re V illon
Lacr O ix
Bour N eville
Pa S sy

De Hére D ia
Br E lay
Pi C hon
Roque de F I llol
D reyfus
For E st
Ca M elinat
Mich E lin
La N essan
Guyo T (Yves)

Canta G rel
L A font
Allain-Tar G é
Ville N ervé
P É rin

Bas L y
M A ret

Paul B ert
M A thé
Dela T tre
F A rey
Raspa I l
L efèvre
Frébau L t
Roch E fort

NOUS AVONS DÉCIDÉMENT GAGNÉ LA BATAILLE.

Prenons maintenant la liste réactionnaire et voyons ce que cela nous donne:

He R vé
R I ant
Carc E nac
Bi N der

Cassag N ac
Kell E r

Rou S set
De Roy E r
Ma R tin
Bar T holoni

Bou D et
D'Herb E lot

La Ro C hefoucauld
Ler O lle
D U val
Be R ry
G I lloux
De R ougé

Coch I n
Dal L oz

Du F aure
Gam A rd
De Pado U e
Louve T

Des P atys
C A lla
Savon R é
Fromen T Meurice
Du Barra I l
Bar R ot

More A u

Vachero T
God E lle
Haus M ann
Dele P ouvé
Delafo S se

RIEN NE SERT DE COURIR, IL FAUT PARTIR À TEMPS.

C'est tout simplement idiot!
Mais ça amuse les enfants.

Le *Journal des protêts* est supprimé.

On sait qu'il avait pour spécialité de publier les noms de tous les individus protestés.

En apprenant la disparition de ce canard, un bohème de mes amis a eu une exclamation typique.

Il a dit:

—C'était le seul journal qui daignât s'occuper de moi!

La mort du député Lorois laissera nombre de regrets dans le parti monarchique.

On nous raconte à ce propos l'anecdote suivante:

Pendant le 16 mai, M. Lorois va passer une dizaine de jours à Vannes, mandé par le chef d'un groupe royaliste.

Il se présente à dix heures du soir.

Le maître de la maison donnait un bal.

M. Lorois était en habit.

—Qui faut-il annoncer demande le domestique.

—M. Lorois.

—Pardon, reprend le valet, j'ai mal entendu.

—Lorois! répète un peu brusquement le visiteur.

Alors le domestique, troublé:

—Le roi!

Vous jugez de l'effet parmi les invités.

Un instant, ils crurent tous à la venue du comte de Chambord.

A deux heures de l'après-midi, MM. Camille Doucet et Ludovic Halévy conduisaient le grand-duc Alexis à une séance académique.

Le grand-duc a longuement interrogé un membre présent sur le fameux dictionnaire et manifesté l'intention d'en emporter une belle édition.

On a promis de lui en offrir un exemplaire dans une cinquantaine d'années.

Le grand-duc a répondu avec beaucoup d'à-propos:

—Ne vous pressez pas pour moi, je vous en prie.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de voir de certains sociétaires s'occuper de politique.

En 1815, un d'eux publia une feuille volante intitulée: *Des armes et du courage!*

L'opuscule fut tourné en ridicule par un marchand qui le criait ainsi:

—Des armes et du courage.... pour un sou!

Fleury était bonapartiste outré.

Quand il joua *Tartufe*, le public crut devoir siffler le politique.

Fleury fut crâne, car, s'avançant sur la scène:

—Mesdames et messieurs, dit-il, je représente ici Tartufe; ayez, je vous prie, la bonté de permettre que je m'acquitte de mon devoir. Si demain quelqu'un désire me parler en particulier, je demeure rue Traversière, No 23.

Toto interroge son père:

—Papa, qu'est-ce que ça veut dire: le trait du Parthe?

Le papa, très embarrassé:

—Heu.... c'est un trait.... qu'on lance.... en partant!

Au commencement du siècle, en Turquie, les parasites formaient une corporation avouée, même protégée par l'Etat, et dont le règlement était déposé aux archives.

Dans la collection des langues orientales de l'Académie de Vienne on a trouvé ce curieux firman:

Art. 1er.—Les parasites sont tenus en entrant chez les grands de baiser le bas de leur robe et de s'asseoir sur un petit matelas au bout de la table.

Art. 2.—D'amuser la société en tenant des propos gais et du goût du maître de la maison.

Art. 3.—D'éviter les expressions triviales et d'applaudir à tous les discours maître de la maison.

Art. 4.—De ne lui donner jamais de démenti.

Art. 5.—S'il leur prend besoin de tousser, de bailler ou autres inconvenances, de trouver le moyen d'étouffer tout cela sans bruit.

Art. 6.—De ne pas déposer, en mangeant, les arètes ou les os sur la table, mais savoir les glisser adroitement dessous.

Art. 7.—Quant aux mets qu'on peut manger de deux manières, c'est-à-dire à la cuiller ou avec les doigts, attendre que le maître de la maison ait commencé et faire comme lui.

Art. 8.—Ne pas répandre son verre sur la table.

Art. 9.—Ne pas tendre la main vers le plat lorsqu'on l'emporte.

Art. 10.—Enfin, si l'on sert une soupe à la poule, d'en tirer la chair avec la cuiller et non avec les doigts.

Fait le 23e jour de la lune de djemasi-el-ewel, l'an 1276 (1800). Signé et paraphé: El Hadj-Ali.

El Hadj-Ali était un personnage très important, protecteur des parasites qui étaient tenus, en outre, de prier pour leurs hôtes, ce qu'oublient volontiers de faire les parasites actuels.

X.... arrive de Naples.

—Avez-vous eu quelque aventure en Italie?

—Non.

—Pas de brigands?

—Je les ai *tournés*.

—Comment cela?

—Chaque fois que je voyais un homme de mauvaise mine, j'allais lui demander l'aumône.

On a souvent parlé de la machine dans laquelle on jette un porc vivant et à l'extrémité de laquelle l'infortuné animal sort à l'état de saucisses et de boudin.

Il existe aussi une machine à laquelle on livre un lapin et qui le restitue sous la forme d'un chapeau de feutre. On demandait à l'inventeur ce qui arriverait si, au lieu d'un lapin, on y mettait un rat.

—Oh! alors, il en sortirait un chapeau d'enfant!

Un journal de Paris raconte une touchante histoire qui prouve que les employés du Mont-de-Piété en France sont plus sensibles qu'on ne le croit aux misères de leurs semblables:

Une petite fille de douze ans, cachant un objet dans son tablier, se présente dans un bureau auxiliaire.

—Qu'avez vous? lui demande l'employé.

La pauvrette croit qu'on s'informe de ce qui l'amène au Mont-de-Piété. Elle répond naïvement, et en retenant ses larmes.

—Papa est malade, maman aussi. Le pharmacien m'a demandé 3 francs pour un sirop, alors j'ai pensé....

—Ce n'est pas cela, mon enfant; que venez-vous engager?

—Ça, monsieur, si vous voulez bien...

Et, ouvrant son tablier, elle tendit sa poupée.

L'employé fut ému, et sans attendre la prisée, dit à l'enfant:

—Cinq francs, acceptez-vous?

On n'avait pas encore songé à cela en France! Il est question de créer, à Edimbourg, des omnibus de grandeur ordinaire en tout semblables aux omnibus déjà existants, mais différant cependant en ceci: les séparations qui sont entre les places pourront être enlevées à volonté, et deux places pourront ainsi n'en faire qu'une.

De cette façon, les gens obèses pourront désormais prendre l'omnibus et se faire véhiculer à leur aise, en payant toutefois le double du prix ordinaire.

Cette amélioration s'impose à l'attention des édiles parisiens. On assure d'ailleurs que M. Francisque Sarcey, qui demeure rue de Douai, et M. Daubray, qui voyage beaucoup sur la ligne de Vincennes, ont déjà envoyé une pétition dans ce sens au conseil municipal, et demandent que des voitures du modèle adopté à Edimbourg soient imposées le plus tôt possible sur les lignes Batignolles-Clichy Odéon et Madeleine-Bastille.

A la dernière soirée de la baronne Burdett Coutts, à Londres, Mme A. Patti avait chanté plusieurs morceaux, entre autres le grand air de *Don Juan*. Quand elle eut terminé, une petite dame d'âge mûr s'approcha de la diva et la félicita à propos de tous les morceaux, sauf celui de Mozart, qui lui avait paru quelque peu emporté. Afin que vous ne croyiez pas que je vous parle comme un aveugle des couleurs, dit la petite dame, je vous dirai que je me nomme Jenny Lynd." Mme Patti fit la grimace; puis, se ravisant bien vite, elle ajouta: "Ah! je sais, vous avez été une célèbre cantatrice; notre grand-père, nous a souvent parlé de vous!" Jenny Lynd ne jugea pas à propos d'ajouter une syllabe: elle s'inclina et s'éloigna.

Une amusante fantaisie sur les noms des quartiers de Paris à propos des dernières élections.

La scène se passe au comité général de la Seine.

Un orateur.—Citoyens, les adhésions des différents quartiers nous arrivent. Déjà, nous avons la "Santé", demain nous aurons la "Bourse" et la "Monnaie", qui seront, dans ce "Combat" électoral, notre "Arsenal" et notre "Salpêtrière"! Le "Jardin-des-Plantes" marche comme un seul homme. Les "Epinettes" et "l'Opéra" sont en parfait accord. Le "Gros-Caillou" ne saurait être une pierre d'achoppement. Les "Grandes-Carrières" nous sont ouvertes! La "Muette" a parlé et la "Glacière" va faire fusion! Les "Bassins" sont en ébullition! La "Madeleine" se repent de ses anciennes faiblesses et le "Père-Lachaise" est plus vivant que jamais! Les "Ternes" sortent de leur obscurité. La "Gare" demeure et ne se rend pas! En avant! Et notre liste "Sorbonne" première, comme "Javel" l'intention de le prouver!

On demande à un ténor bien connu de quelle ville il est. Le ténor bien connu répond avec un accent fortement girondin:

"De Bordeaux.... comme tout le monde!"

Nous trouvons cette dépêche dans le *Journal des Débats* du 24 octobre:

—Rome, le 23 octobre:

On annonce comme imminent l'envoi à Madrid et à Berlin d'un projet de médiation du Pape.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 7 novembre 1885

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,391,333 00	146,456 00
Même temps la semaine dernière	1,762,183 00	207,040 00

ARGENT AMÉRICAIN.

Argent américain (étalon .... au pair
.. .. (trade dollar) .. 82½c
Prix de l'argent en lingots à Londres 47⅝d

MONNAIE ETRANGÈRE.

Dollar mexicain	80	
Pièces de 5 francs	30 à	
Pièces de 20 francs	$3,80 à	3,90
Souverains	4,80 à	4,95
Pièces de 10 thalers	7,50 à	....
Doublons espagnols	15,40	
Doublons patriotes	15,35	
Doublons mexicains	15,40	
Pièces de 20 pesos mexicaines	.... à	19,40
Or de l'Amérique du Sud	80c par pes	
20 marcs prussiens	4,60 à	4,74
Or de la Californie	7 à 8 0/0 esc	
Or américain, poids léger	95 à	97
Or américain, mutilé	5 0/0 d'escompte	

MARCHÉ MONÉTAIRE.

L'argent est en bonne demande et stable.
Prêts sur demande: aux banques 7 à — pour cent; en dehors des banques, 8 à 7 pour cent.
Les taux d'escompte par an sont comme suit:

Papier de commerce exceptionnel.	8 pour cent
.. .. A1	8 ..
Prêts sur garanties collatérales	5 à 7 ..
Hypothèque A1	7 à 8 ..

CHANGE.

REICHSMARKS—Commercial 94⅜
Le STERLING est calme.
Connaissement de navire A1 clear .... 480¼ à 481¼
Traites de banques 483
Soixante jours.
Les FRANCS sont calmes.
Francs de commerce .... 5,25 à 5,24⅜
Traites de banques .... nom.
Soixante jours.
Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.
Traites de commerce $1 25 à 1 00 d'escompte par $1,000.
Les banques tirent des chèques nominaux au pair.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Bureau à 11 A. M.
20 actions du Crescent City RR .... $ 76½
7 ..do ..do ..do 77
$5,000 Louisiana 4's 74
5,000 Bons à prime 93½

Bureau à 2 P. M.
10 actions du La Ice Man'ing Co 13
$750 Bons à prime 93½
5,000 ....do ....[buyer next week]. 93½

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

	Valeur au pair	Offre	Demande
Banques.			
Canal & Banking Co	100	128½	....
Citizens	100	39	45
Germania National	100	130	137½
Germania Savings	100	127½	140
Hibernia National	100	128	....
Louisiana National	100	112½	119
Metro. Loan & Savings	100	118¼	120
Mutual National	100	....	....
N O National	100	271	....
People's	50	54	....
State National	100	....	....
Union National	100	....	....
Whitney National	100	105	....
Compagnies d'assurances.			
Crescent Ins	100	77	85
Factors and Traders Ins	100	92½	99
Firemen's	50	65½	....
Germania Ins Co	100	121	130
Hibernia Ins	100	107	....
Home Ins	40	23½	26
Hope Ins	100	102½	107
Lafayette	50	67	....
Merchants Mutual	100	66	75
Mechanics' and Traders	100	101½	108
N Orleans Ins As	30	27	....
N Orleans Ins Co	50	....	47
People's Ins	25	17½	....
Sun Mutual Insurance	100	124	130
Southern Ins Co	100	92	99
Teutonia	100	120	130
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	95	100
Crescent City	100	76⅞	80
Canal and Claiborne	100	....	....
New Orleans City	100	101½	102½
Orleans	50	42	45
St-Charles Street	50	74	80
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co	100	....	70
C C Sugar Refinery	100	....	....
C C Slaughterhouse	50	....	....
Imp Bonded Warehouse	100	....	....
Jeffer City Gas Light Co	100	....	....
Louisiana Ice Man Co	50	12½	17
La State Lottery Co	100	....	....
La Oil Co	100	35	....
Metairie Cimetry Ass	100	....	....
N O Gas Light Co	100	71	72
N O Waterworks Co	100	46	47
2Planters Crescent Oil Co	100	....	....
Sugar Shed Co	60	....	....
Sout er Mig & Export g Co	100	....	....
Southwestern Brush Electric Light Co	100	....	70
Bons d'Etat.			
Louisiana 4 s		73½	74
.. Three (Baby bonds)		49½	51
Bons de ville.			
Premiums		93¼	93⅜
Premium drawn number		....	....
Privilege on Premiums		....	....
City 7 s		....	....
Consolidated 6's		104	106
.. Crossman		105	107
Consolidated Extended		104	106
.. Crossman		105	106
Extended 6 s		101	102
.. Railroad			
.. Waterworks			
.. Park			
City 6 0/0 certificates		101	102
City 6 0/0 Cts for Consol Coup		102	103½
Bons divers.			
U S 4 0/0		123¼	....
Canal & Claib. St RR mort		....	....
New Orleans, St Louis & Chicago RR			
Jackson RR 1st mort		....	....
Jackson RR 2d mort. coup		....	....
Jackson RR 2d mort. debs		....	....
Morgan's L & T 1st gold mort.		....	....
N O Pacific RR 1st gold mort.		....	....
St Charles Hotel Co mort		....	....
Crescent City 1st		....	....
N O City RR Co mort		113½	....
St-Charles St RR mort. 15 yrs		....	....
N O Waterworks Co mort		106¼	109
La Ice Mfg Co mort		100¼	....
Levee S. Cotton Press mort		....	....
Certificats et Warrants.			
State Warrants Consti. 1884		....	....
State Warrants Ordin. 1884		46	....
do do do 1885		67	70
Police Cts		....	....
School Cts		....	....
City Scrip. old		76	....
new		61	....
Jan. In. Cts. on State Consols.		....	....
Cts émis en vertu de l'acte 93 de 1880		....	....
Unpaid State Coupons No 12 (Janv. 1 1880)		12½	15¼
Unpaid State Coupons prior to No 12		....	....
Unpaid City Coupons		....	....
Half paid Coupons		....	....
State School Warrants		....	....

1 Avec divende. 2 Sans dividende. 3 Avec coupon. 4 Sans coupon. 5 Crossman's Issue. 6 New Stock.
*Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches, et nos statistiques de coton nous viennent du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHÉ DE LA NLLE-ORLÉANS.

SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 150 balles, comprenant — balles après 2:30 p. m. hier.
Le marché est inactif.
Les cotons tachés sont de ⅛ à ⅜c plus basque les cotons blancs
Délivré sur contrats, — balles.

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary	6⅛	6⅛	6⅛
Ordinary	7¼	7¼	7¼
Good Ordinary	8⅛	8⅛	8⅛
Low Middling	8½	8½	8½
Middling	9	9	9
Good middling	9 9/16	9 9/16	9 9/16
Middling Fair	10	10	10
Fair	10⅝	10⅝	10⅝

FUTURES.

Stables.
Novembre 8,75 à 8,80; décembre 8,81 à 8,82; janvier 8,94 à 8,95; février 9,08 à 9,09; mars 9,22 à 9,23; avril 9,36 à 9,37; mai 9,50 à 9,51; juin 9,64 à 9,65; juillet 9,76 à 9,78; août 9,82 à 9,84.
Les ventes comprennent 32,200 balles.

MARCHÉS DIVERS.

Aujourd'hui à midi le middling était coté à la Nouvelle-Orléans à 9; à Galveston à 8 15/16; à Mobile à 8 15/16; à Savannah à 8¾; à Charleston à 8⅞; à Wilmington à 8 15/16; à Norfolk 9; à Baltimore à 9⅛; à New York à 9 5/16; à Boston à 9⅜; à Philadelphie à 9⅝; à Memphis à 8⅞; à Augusta à 8 11/16; à Cincinnati à — et à St-Louis à —.

MARCHÉ DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Calme.
Cotes: Ordinary 6 15/16; Good Ordinary 8 3/16; Strict Good Ordinary 8⅝; Low Middling 8 11/16, Middling Uplands 9 5/16; Middling Orleans 9½; Middling Texas 9½.

FUTURES

Faibles.
Novembre 9,16 à 9,17; décembre 9,22 à 9,23, janvier 9,35 à 9,36; février 9,47 à 9,48; mars 9,59 à 9,60; avril 9,71 à 9,72, mai 9,83 à 9,84, juin 9,94 à 9,95; juillet 10,04 à 10,05; août 10,13 à 10,15.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 435,482 balles; même temps l'année dernière, 411,363 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 1,689,404 balles, même temps l'année dernière, 1,691,249 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre 228,670 balles; même temps, l'année dernière, 188,622 balles; de tous les ports des Etats-Unis, 836,287 balles; même temps l'année dernière, 741,838 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 190,967 balles; même temps l'année dernière, 230,006 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 698,914 balles; même temps, l'année dernière, 744,076 balles.

MARCHÉ DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Inactif en faveur de l'acheteur.
Cotes — 5 1/16d pour le Middling Uplands 5⅜d pour le Middling Orléans.

FUTURES.

1 p. m.—Faibles.

MARCHÉ DU HAVRE.

Calme et facile.
Cotes—64 fr. pour le Très Ordinaire (sur place) et 64 fr. pour le Low Middling (sur mer.)

SUCRE ET MÉLASSE.

Nos cotes du sucre représentent le marché en gros sur la levée
SUCRE — Open kettle stable. Centrifugal calme.
Ventes, 2144 barils et 167 boucauts de sucre et 1597 barils de mélasse.

OPEN KETTLE—

Choice	....
Strictly prime	....
Prime	4⅞ à 5
Fully fair	4⅝ à 4¾
Good fair	4½ à 4⅝
Fair / Good common	4¼ à 4½
Common	
Inférior	3⅞ à 4

CENTRIFUGAL—

Plantation granulated	— à 6¼
Off granulated	— à 5¾
Choice white	5⅝ à 5¾
Off whites	5½ à 5⅝
Gray off white	5¼ à 5⅜
Choice yellow clarified	5⅜ à 5 7/16
Prime yellow	5¼ à 5⅜
Good yellow	— à 5¼
Seconds	4½ à 5¼

MÉLASSE—Open Kettle stable.

	Nominal.
Fancy	....
Choice	47 à 48
Strict prime	43 à 45
Good prime	40 à 42
Prime	36 à 39
Good fair	30 à 33
Fair	26 à 28
Good Common	— à —
Common	— à —

CENTRIFUGAL—Stable.

Choice	— à —
Strictly prime / Good prime / Prime	25 à 28
Fair / Good fair / Good common	20 à 24
Common	15 à 19
Inferior	14

SIROP—25 à 38.

RIZ DE LA LOUISIANE.

Rapport officiel du New Orleans Produce Exchange

RIZ CLEAN—Inactif.

Fancy	nominal
Choice	—
Prime	— à —
Good	5 à 5½
Fair	4¾ à 4⅞
Ordinary	3¼ à 3⅜
Common	— à 2¼
No 2	2¼ à 2¾

RIZ BRUT—En assez bonne demande pour les qualités supérieures
$1 75 à 3 50 le baril de 162 livres.
(Les cotes ci-dessus sont pour les lots en gros en premières mains. Les détaillants demandent ⅛ à ¼c de plus.)
Au dehors de la Bourse le riz poli est coté $10 00 à 12 00 la tonne, et le son $4 00 à 7 00.

FARINES ET GRUS.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse:
FARINE—Stable.
Extra fancy à $5 20 à 5 25, Fancy $4 90 à 5 00 le baril; choix $4 75; family $4 25.
FARINE DE MAIS—$2 00.

AU DEHORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winther wheat flour patente $6 00 à 6 25 le baril, extra fancy $5 37½ à 5 50; fancy $5 00 à 5 25; choix $4 75 à 4 87½. Minnesota flour, bakers $5 00; patente $5 90 à 6 00.
CORN MEAL—$2 25.
CREAM MEAL—Choice $3 00 à 3 10.
GRU FIN—Choice $3 30.
GRU—Nominal à $3 25 le baril.
FARINE DE SEIGLE—$4 25 à 4 50.
OAT MEAL—Coarse $5 25, fine 5 00 le baril.

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS—Le marché est coté 43 à 44 pour le blanc; 43 à 44 pour le jaune et 43 à 44 pour le mêlé.
AVOINE—De l'Ouest 35; Texas 37.
SON—85c.
FOIN—Prime $15 00 16 00; Choice $17 00 à 17 50.

AU DEHORS DE LA BOURSE.

Les petits lots se vendent aux prix suivants: maïs 2c de plus par boisseau; avoine 2 à 4c de plus par boisseau; son 5 à 8½c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plu par tonneau.

PROVISIONS.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros:
Les provisions sont calmes et stables.
MESS PORK—$9 00.
VIANDES SALÉES SECHES — Epaules 3 80 à 3 82½; shortrib sides 5¼; long clear 5⅜.
BACON — Epaules 3⅞; short rib sides 6; long clear sides 5⅞.
GRAISSE—En tierçons, raffiné, 6.
JAMBON—10½ à 11.
Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros; les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc, et de ¼ à ⅜c pour les autres articles provenant du porc.

AU DEHORS DE LA BOURSE.

MISCELLANEES—Jobbing—Prime mess and family pork, $9 00; extra prime and rump pork, $8 75. Plain or canvassed shoulders 4 à 4½, selon la qualité. Boston cut shoulders fancy, small, 7. California hams, 7 à 7½c; fancy breakfast bacon, 9 à 9½c; choice to fancy s. c. c. hams, 10½ à 11½c; medium to ordinary s. c. plain or canvassed hams, 8 à 9c; common hams, 5 à 7½c. Pig pork, $6 00 le demi-baril et $9 00 à 9 25 le baril.
BŒUF—Jobbing—Extra plate beef $12 00; plate beef $11 50 en baril; extra plate $6 50 à 6 75 en demi-baril; extra mess $6 25 en semi-baril; extra mess beef $11 00 le baril; New York Fulton market $8 00 le demi-baril.

GROCERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFE—Prime 10 à 10¼; good 9½ à 9¾; fair 9 à 9¼; ordinary 7¾ à 8; common 6¼ à 7½c la livre.
THE—Extra Formosa, 85c à $1 00 la livre; choice to fine 40 à 48c; fair to medium 24 à 35; imperial extra choice 80c à $1 00; fine to choice 30 à 60c; hyson and young hyson, 38 à 65 gunpowders, fair to finest 30 à $1 20.
BEURRE—Creamery—Extra à 33 à 34; extra firsts 28 à 30; firsts 24 à 25, seconds 19 à 20; thirds — à —. Dairy—Extra 16 à 17c; extra firsts 14 à 15; firsts — à —; seconds — à —; thirds — à —; common, old, &c., 5 à 6.
FROMAGES—New York cream à 11½ à 12; Western Cheddars full cream 11 à 11½; Ohio flats, full cream, 10 à 10½; Illinois part skims—choice 8½ à 9; prime —.
SAVON—De la Louisiane—Maginnis—family 3¾ à 4c la livre; olive 4½ à 5; dark mottle 3¾ à 4c; Kellers—Magnolia — à 3½c; Eagle — à 3¼; Olive — à 4. De l'Ouest—Kirk's—Olive 4½ à 4¾; Blue India 5¾ à 6; St. Rollix, XXX German Olive 4 à 4¼; Proctor & Gamble Extra Olive 4¼ à —; Every day 4¼ à 4½; Family 4¼ à —; Virginia Upson new French process soap 60 bar boxes $4 50; 36 bar boxes $2 75; miscellaneous, Red Castile 7½ à 8½; White Castile 9½ à 10½.
SEL—De la Louisiane—City Coarse 70c; Gretna Coarse 60c; City Fine 90c; Gretna Fine 86c; City Crushed 80c; Rock Salt ¾c la livre; packet Salt 1½ à 5, selon la grosseur.
CHANDELLES STAR—Full weight 11¾ à 12c la livre.
AMIDON—3 à 8½c la livre.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et ½ à 1c de plus par livre

DU PAYS—Oranges $4,25 à 4,50; pommes $1 00 à 3 00 le baril. Nouvelles pacanes de la Louisiane 4 à 20c, selon la grosseur, du Texas 5 à 12½; pistaches rouge du Tennessee 5 à 6c la livre; de la Virginie 7½c
ETRANGERS—Oranges impériales $— à — la boîte; oranges de Palerme $— à —; Citrons de Messine $4 60 à 5 00; Citrons de Palerme $4 00 à 5 00; Raisins layer new $2 90 la boîte; en demi-boîte $1 60; en quart de boîte 90c; Londres layer $3 50; en demi-boîte $—; en quart de boîte $1 00; en quart flats $1 25; Bananes $1 00 le régime, Figues bananes $1 50 à 2 50 le régime; Ananas nominal la douzaine; Raisins de Malaga, en barillets $4; en barils $5 50 à 7 50; Dattes 6c la livre; Dattes persanes 7 à 7½c la livre en boîte; Currents 6½ à 7c la livre; Figues sèches layers 17c la livre; boîtes ovales 14 à 15c; Figues de Naples —la boîte; Prunes 7c la livre; Citrons 32 à la livre; Amandes Tarragans 19c la livre; Ivica 18c; Noix du Brésil 10c la livre; Filberts 12½c; Noix anglaises 16c; Noix françaises 14c. Marrons italiens 12 à 14c; Noix de coco $32 50 le 1000, 3¼c pièce en baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton. $10 00 à 11 00 par ton.; oil cake de la campagne nominal par long ton f. o. b.; de la ville $22 50 per long ton f. o. b.; farine de graine de coton, $— à 22 50 per long ton f. o. b.; huile de coton crue 28½ le gallon ex-levée; huile raffinée — à 34.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix du gros au landing. Les marchands obtiennent — à 25c de plus par baril et ½ à ¼c par livre en lots.)
POMMES DE TERRE — Western $1 35 à 1 90.
PATATES DOUCES—California yams $2 50; spanish yams $2 50 à 2 75.
OIGNONS—De l'Ouest $2 50 à 2 75.
AIL—Importé 40 à 75c le paquet.
CHOUX—Chicago Bulk $7 00 à $9 00 par 100 têtes.
CHOUCROUTE—St-Louis $5 00 à 5 50.
HARICOTS—Choice Northern à 3½; Red kidney choice, western white choice 3¾ à 4; western red kidney 5 à 5½, medium choice 3 à 3¼; choice New York pois verts nouveaux
VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 25 à 50c de plus que les prix suivants par douzaine de volaille, et 5 à 10c de plus par douzaine d'œufs.—Grosses volailles de l'Ouest $4 00 à 4 50 la douzaine, poulets $1 50 à 3 00; canards $2 50 à 3 50, oies $4 50 à 5 00; grosses dindes $14 00 à 16 00 jeunes dindes $7 00 à $10 00. Les grosses volailles de la Louisiane $3 00 à 3 25; poulets $1 75 à 2 25; canards $2 50 à 3 00; oies $3 50 à 4 00; dindes $9 00 à 12 00.
ŒUFS—Ceux de l'Ouest 18 à —c; ceux de la Louisiane 20.
SUIF—5c la livre pour celui de la ville; 4½c celui de la campagne.
CIRE D'ABEILLE—Prime yellow 22c la livre.
MIEL—Strained 40 à 50c le gallon.
LAINE—Burry 10 à 11c la livre; Louisiana clear 18 à 19½, clear lake 21 à 21½c.
PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au dessus 6½c; steer et peaux de vaches 30; 70 livres—à 5½c, kips 14 à 30 livres, 7c; peaux de veau 75c pièce.
PEAUX DE CAMPAGNE—Green salted 8c; dry flint 12c; dry salted 11c la livre; amaged green hides 2c off, damaged dry 1/3 off.
PELLETERIE—Otter $1 00 à 2 00; castor (opened) 50c à $1 00 pièce, loutre 10 à — pièce; raccoons 5c.
PEAUX—Chevreuil 15c la livre; mouton 10 à 50c pièce, chèvre 10 à 30c.
MOUSSE—Mêlée 2 à 2¼c la livre; grise 1½ à 1¾c; noire 2¾ à 3c.
PLUMES—Plumes d'oies de première qualité 40 à 55c la livre, common 10 à 15c.
CORNES—Cornes de bœufs, prime, — à 5c pièce; cornes de vaches — à 1c.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES—Lugs heavy 7½ à 8¾c, light 6 à 7½; leafs 9 à 11½, burly 6¼ à 20.
TABAC MANUFACTURÉ—Jobbing, par livre—Fine plug 80c à $1 05, fine medium 53 à 63c. Bright quarters and common 11-inch 4's et 5's, 27 à 35c. Bright navy, 30 à 46c. fancy natural leaf 50 à 80c fine cut chewing 24 à 67c, granulated smoking 33 à 60.
NAVAL STORES—Les prix du gros sont comme suit. Au détail il faut payer 25 à —c de plus par baril. Pitch $1 75 à —; goudron $3 25 à — le baril $2 00 à — le demi baril. Résine—D E et F $1 05 G $1 25, H $1 50 I $2 80, K $3 25, M $4 00, N — W G, —. Essence de térébenthine 36½ à —; jobbing 3 à 4c de plus le gallon.
TOILE D'EMBALLAGE—En petits lots—Bagging, 1¾ livre 10¼c la yarde; 2 livres 11c; 2¼ livres 12¼, bailing twine — à 12½c la livre
COTTON TIES—$1 25 net le paquet.

CHARBON.

PITTSBURG—Détail—Famille 50c le baril; $5 00 le boucaut. Anthracite $9 50 à 10 00 le ton; bateaux 45 c, steamers $4 50 la ton; ne en gros 35 à 37c le baril.
ALABAMA—Pratt steam coal 40c le baril; Helena coal pour familles 55c, Splint coal 50c; Montevallo 60c. Pratts coal sur chars, par le L and N RR $3 50 le ton; Helena coal $3 75 le ton.

VINS ET LIQUEURS.

ALCOOL—Le gallon	2 35 à	2 37
BRANDIES—Du pays, le gal	3 00 à	3 50
Pêche—vieux, le gallon	1 10 à	1 25
Pomme	2 35 à	2 75
Jarvis' grape	5 00 à	6 00
Jarvis' blackberry	12 00 à	15 00
Jarvis' peach	2 50 à	4 50
COGNAC—Importé — 1877, le gallon	4 50 à	....
1872	5 50 à	....
1870	5 75 à	....
1866	6 50 à	....
1860	7 40 à	....
1868	8 00 à	....
1848	10 50 à	....
Otard Dupuy & Co's Cognac 1878	5 50 à	....
.. 1870	7 00 à	....
.. 1854	9 00 à	....
.. 1848	10 25 à	....
Bisquet, Dubouché & co, Cognac 1878	4 50 à	....
1870	5 50 à	....
1848	9 00 à	....
GENIÈVRE—Du pays, de New York ou de Philadelphie, par gallon	1 15 à	1 19
Hollande, par gallon	2 75 à	2 85
Sir Robt. Burnett's Old Tom	3 15 à	3 25
Sir Robt. Burnett's Old Tom par caisse	8 50 à	9 00
Holland, par caisse	7 25 à	7 50
WHISKY—Rectifié de la Louisiane, 90 0/0 de preuve, par gallon	1 10 à	1 14
Ouest	1 10 à	1 20
Bourbon	1 40 à	3 50
Seigle	1 50 à	3 50
Ecosse, importé	4 00 à	4 25
Irlande, importé	4 00 à	4 25
CHAMPAGNE—Roederer Carte Blanche, qts, par douz	27 00 à	....
Piper Heidsieck qts par douz.	28 00 à	....
Krug & Co., qts par douz	22 50 à	93 00
Moet & Chandon — Sillery Mousseux, par douz	24 00 à	....
Cremant d'Ay, par douz	28 00 à	....
Pinte $2 00 en plus.		
G. H. Mumm's & Co. Dry Verzenay	24 75 à	...
Extra Dry	28 50 à	....
Drymonopole, Heidsick & Co, par caisse, quarts	30 00 à	....
Pints, par caisse	32 00 à	....
VINS ROUGES—California Claret, le gallon	52 à	64
Zienfandel No 1, le gallon	60 à	65
Clarets importés — Ordinaire par baril	57 00 à	60 00
Clarets de famille, par baril	65 00 à	75 00
Clarets fins, le baril	90 00 à	175 00
Médoc, la caisse	6 00 à	....
St Julien, la caisse	6 50 à	....
Margaux, la caisse	7 00 à	....
Pontet Canet, la caisse	10 00 à	....
Larose, la caisse	12 00 à	....
Léoville, la caisse	12 00 à	....
Château Lafitte, la caisse	28 00 à	....
Ordinaire, la caisse	3 00 à	3 05
Château Dillon, par cask	125 00 à	....
Blanquefor, par cask	105 00 à	....
Château Dillon, par caisse	7 50 à	....
Jarvis' table	60 à	75
Jarvis' sherry	1 75 à	2 00
VINS BLANCS—California, le baril	40 00 à	45
Importé, de famille, la bar	65 00 à	80 00
Importé, fin, la bar	90 00 à	175 00
Graves, la caisse	6 00 à	....
Sauternes, la caisse	6 50 à	....
Haut Sauternes, la caisse	10 00 à	....
Latour Blanche, la caisse	18 00 à	....
Château Yquem, la caisse	20 00 à	30 00
Ordinaire, la caisse	3 25 à	3 50
Muscat, la caisse	4 25 à	6 50
Madère, Cette, le gallon	1 00 à	1 10
Madère, genuine fine, le gal	3 50 à	5 00
Madère, la caisse	12 00 à	25 00
Sherry, Cette, le gallon	1 00 à	1 10
Sherry Genuine Xérès, le gallon	1 50 à	5 00
Sherry, la caisse	9 00 à	25 00
Vegus, Solares, par butt	150 00 à	300 00
Vegus, Palamo, par butt	125 00 à	325 00
Vegus, Amontellado, par butt	250 00 à	405 00
Très vieux porto, la caisse	6 00 à	....
Jarvis' port, par caisse	1 75 à	2 00

MATÉRIAUX de CONSTRUCTION

Yard Spot Quotations.

YELLOW PINE—ROUGH, PER 1,000 FEET.

Sawn Tim No 1	$14 00	Plank No 1	$14 00
No 2	13 50	No 2	13 00
No 3	12 50	No 3	11 00
Scantling No 1	13 50	Flooring No 1	14 00
No 2	12 00	No 2	14 00
No 3	10 50	No 3	13 00
Ceiling No 1	15 00	Weath Bds No 1	13 00
No 2	12 00	No 2	10 00
No 3	9 50		
Boards, No 1	15 00	Nords No 2	12 50
No 3	12 00	No 4	9 00

YELLOW PINE—DRESSED.

Flooring No 1	23 00	Ceiling, No 1	19 00
No 2	16 50	No 2	14 00
No 3	14 50	No 3	10 00
Weath Bds No 1	15 00	Boards, No 1	19 00
No 2	12 50	Boards, No 2	16 50
Boards No 3	12 50	No 3	....

CYPRESS—ROUGH.

Boards, No 1	29 00	Boards, No 2	26 50
No 3	19 00	No 4	14 00
No 5	12 00	No 6	10 00
Dried Bds No 1	34 00	No 4	17 00
No 2	31 50	No 5	16 00
No 3	29 00	No 6	13 00

WHARF TIMBER.
No 1 .... 9 | No 3 7
No 1 8

MAHOGANY TIMBER.
No 1 .... 10 | No 3 ....
No 2 9

CEDAR TIMBER.
No 1 .... 10 | No 3 6
No 2 8

WALNUT LUMBER.
No 1 .... 100 00 | No 2 .... 60 00
No 2 .... 90 00

OAK LUMBER.
No 1 .... 60 00 | No 3 .... 40 00
No 2 .... 50 00

SHINGLES.
No 1 .... 3 75 | No 3 00
No 2 .... 3 50

LATH.
Per 1,000 .... 1 60

AXES—Hunt s	à	7 50
Collins	à	7 50
Double bit	15 00 à	....
AXLE GREASE—Frazer's	5½ à	6
BELLOWS—Blacksmith, 28 to 42 in	7 00 à	22 00
BRASS—Sheet par livre	25 à	....
COTTON SCRAPERS	2 75 à	3 00
CHAINS—Trace	35 à	75
Ox, ⅜	7 à	8
COPPER—Roofing par livre	22 à	....
Brazier's sheets 12 livres et au-dessus	18 à	20
HOES—H. B. No 0 to 6	3 50 à	5 50
A. B. No 00 to 3	3 50 à	6 00
Lyndon's bright crown 00000 to 3	4 00 à	8 00
ROTARY HOES—Mallon's	80 00 à	....
Avery's	125 00 à	....
Stubble diggers	60 00 à	....
HOLLOW WARE—Skillets	à	....
Anvils	10 00 à	12 00
IRON—Flat, 1½ to 4 inches by ⅜ to 1	2½ à	2½
Round, 1 to 1⅞ inches	à	2½
Painted	4½ à	4½
Bands—Light, 3 to 6½	3 05 à	3 25
Heavy, 3½ to 6⅛ inches	2 70 à	3 00
Hoops—1 to 2 inch	3½ à	4½
Sheet—No 10 to 14 G	3 60 à	....
Galvanized, No 26 G	7 50 à	....
Roofing	à	....
Pig, per ton	à	....
LEAD—Pig, par livre, 5¼c.		
Sheet, par livre	7 à	....
NAILS—10d 60d basis	2 40 à	....
Cut spikes	2 65 à	....
OAKUM—Navy	7½ à	....
United States Navy	9 00 à	....
Best	10 00 à	....
OILS—Linseed raw, par gallon.		
Linseed boiled		....
Lard No 1—c. Lard winter		....
Cotton seed	90	
PAINTS—White lead, 8. pure	6½ à	....
Red painters, 8c. Red extra	7½ à	....
PLOWS—Avery, cast. Nos ½ to 1	2 75 à	5 00
Avery, steel	4 50 à	20 00
Avery double shovels, wooden beams, net	à	....
Magnolia sweeps, all sizes, net	2 75 à	....
Double plows, Allemon's No ½ to 2 each	37 50	
PLOW STEEL—5 to 12x½ to 2/3	à	50 00
ROPE—Sisal ½ in. and larger, basis	à	6
Manila	5½ à	10
Cotton 5-16 et ¾	14½ à	16
SPADES—Ames'	15 à	....
Rowlands'	11 50 à	....
SHOVELS—Ames'	7 50 à	....
Rowlands'	10 50 à	....
SWEEP IRON—7 to 12x¼ to 5/16	7 50 à	....
TIN—Roofing, 1x20x28 inches	à	....
I. C. 10	15 00 à	....
1x14x20	11 00 à	....
I. C. 1x14x20	12 00 à	....
Block, par livre	25 à	....
TURPENTINE—Par gallon	23 à	....
VISES—Peter Wright's	38 à	....
WIRE—Barbed fence, galvanized	à	16 00
ZINC—Sheet, par livre	7½ à	5½

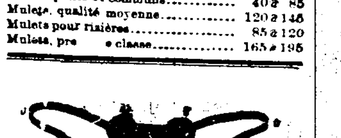
MARCHÉ AUX BESTIAUX.

BESTIAUX DU TEXAS ET DE L'OUEST—Choice fat par liv. gross	4½ à	5
MISSISSIPPI, ALABAMA, &C, GRASS CATTLE—1re qualité, par liv	3½ à	4
2me qualité, par tête	$16 00 à	24 00
Vaches communes et vieilles	8 00 à	13 00
VEAUX—1re qualité, par tête	8 00 à	10 00
2me qualité, par tête	5 00 à	7 00
YEARLINGS—1re qualité, par tête.	10 00 à	13 00
2me qualité, par tête	7 00 à	9 00
PORCS—Good fat Western, par liv. gross	4½ à	5½
Fair Ouachita par liv. gross	2½ à	3½
MOUTONS—Good fat, par tête	2 00 à	3 00
Fair, par tête	1 50 à	2 00
VACHES LAITIÈRES—1re qualité, par tête	50 00 à	75 00
2me qualité, par tête	20 00 à	40 00

CHEVAUX ET MULETS.

Prix du Marché.

Chevaux communs	$ 80 à 125
Bons chevaux de trait	125 à 160
Chevaux de selle et de voiture	175 à 250
Mulets petits et communs	40 à 85
Mulets, qualité moyenne	120 à 145
Mulets pour rizières	85 à 120
Mulets, pre e classe	165 à 195



Bandages, Herniaires, Bretelles, Suspensoirs pour l'abdomen, Béquilles, Jambes et Bras Artificiels, Etc.
Faits sur commande et ajustés par
A. McDERMOTT,
153 rue du Camp, Nouvelle-Orléans.
N. B.—Chaque instrument est garanti de donne satisfaction sous tous les rapports.
25 avril 85—1 an

FEUILLETON.

No 59 — commencé le 2 septembre

SANG MAUDIT

ROMAN EN TROIS PARTIES

PAR

R. DE PONT-JEST.

TROISIÈME PARTIE.

LA LOUVE.

V

VOYAGE DANS LE BLEU.

Depuis le jour où nous avons quitté Armand de Serville conduisant au cimetière le corps de sa fille, la petite Gabrielle, le peintre avait eu une existence fiévreuse et tourmentée. Après la condamnation de Mme de Ferney, c'est-à-dire de Jeanne Reboul, le cœur vide et l'esprit chagrin, il s'était remis au travail; sa première œuvre avait été le portrait, en bergère Watteau, de cette jolie Marie Dutan, qu'il avait arrachée à la mort et délivrée des poursuites de l'ignoble Marius Pergous.

Cette toile remarquable avait valu à Pétrus une médaille de deuxième classe, mais elle lui avait aussi rapporté l'amour de son modèle, amour timide, discret, dont la pauvre enfant avait d'autant plus souffert que son sauveur ne s'en était aperçu que trop tard, alors que seule, sans famille, sans soutien, elle était devenue, par lassitude, la maîtresse de l'un des amis de celui dont elle n'avait pu être aimée.

Déjà connue par son portrait, jolie, intelligente, suffisamment instruite, adorée du galant homme auquel elle s'était donnée par désespoir, Marie était entrée au théâtre, où elle avait rapidement pris place parmi les plus jolies comédiennes de Paris.

Dans le monde où elle vivait, gaie d'une gaieté factice, se souvenant toujours du passé parce qu'elle aimait toujours Armand, on lui avait conservé son surnom de Saphir, mais elle était loin d'être heureuse. Ceux qui la connaissaient bien comprenaient qu'elle n'était pas faite pour cette existence frivole, et lui témoignaient un certain respect.

La douleur de Marie devint encore plus grande lorsqu'elle sut qu'Armand de Serville était sérieusement épris d'une jeune fille qui avait débuté avec succès à l'Odéon, en sortant du Conservatoire.

Cette débutante, dont la beauté candide avait séduit le peintre, était Sarah Bernier. Pendant plusieurs mois elle résista, mais, un beau soir, son directeur reçut d'elle une lettre lui annonçant que, pour des raisons de santé, elle était obligée d'aller dans le Midi, et le lendemain tout Paris savait, grâce à l'indiscrétion des journaux, que la jolie pensionnaire du second Théâtre-Français était partie pour l'Italie avec maître Pétrus.

On parla de cet enlèvement pendant huit jours, puis plusieurs mois s'écoulèrent et on ne pensait plus depuis longtemps ni à Sarah ni à Pétrus, lorsqu'ils éveillèrent de nouveau tous deux la curiosité parisienne, en se séparant brusquement après une scène scandaleuse dont l'atelier de la rue d'Assas avait été le théâtre.

Tout naturellement, on s'enquit de cette rupture, et bientôt on en connut les motifs honteux pour Sarah Bernier. Au lieu d'être épris d'une jeune fille naïve et pure, Armand de Serville avait tout bonnement donné son cœur, avec l'intention de donner son nom, à une courtisane de bas étage qui, tout en suivant les cours du Conservatoire, était devenue une des fidèles du salon de la Louve et la maîtresse de plusieurs des débauchés qui fréquentaient l'hôtel de la rue Monceau.

Lorsqu'il eut acquis la certitude que toute cette infamie était bien réelle, le peintre faillit devenir fou de honte et de désespoir. Il avait été l'objet de la risée de ceux qu'il croyait envieux de son bonheur, et c'était encore à cette misérable Jeanne Reboul qu'il devait cette déception, car il ne doutait pas, et il avait raison, de la complicité de l'ex-Mme de Ferney dans toute cette affaire.

Ni sa bonne éducation, ni son respect de lui-même, rien ne put retenir sa colère, et devant dix de ses amis, qu'il avait réunis tout exprès rue d'Assas, Armand démasqua Sarah Bernier et la chassa comme il eût chassé une fille.

Celle-ci sortit de chez son amant en jurant de se venger, et, dès cette époque, elle devint l'inséparable de la comtesse Iwacheff, qui partageait si complètement sa haine pour celui qu'elles avaient aimé toutes deux.

Quant à Marie Dutan, en apprenant ce qui s'était passé entre Pétrus et Sarah, n'osant aller voir le peintre, elle lui avait écrit pour lui exprimer avec tout son cœur la part qu'elle prenait à son chagrin.

Touché de cette démarche de la jeune fille, Pétrus lui avait répondu dans les termes les plus affectueux; puis il avait fermé sa porte à tout le monde, et il songeait à s'expatrier lorsqu'un vieil ami de sa famille, le général de Rennepont, qui avait été informé de sa résolution, vint le trouver, et le releva par de si bonnes et si courageuses paroles, que l'artiste reprit courage, s'efforça de croire qu'il n'avait fait qu'un mauvais rêve et se remit au travail, tout en s'isolant du monde où il craignait de rencontrer celle qui l'avait si indignement trompé.

Un an s'était écoulé, et Armand commençait à oublier tout à fait Sarah, lorsqu'il reçut la visite de M. de Rennepont.

Le général apprit du même coup à son jeune ami qu'il venait habiter Paris, où le ministre l'avait appelé, et qu'il allait se marier, non par amour, mais pour tenir la promesse qu'il avait faite à un frère d'armes, mort à ses côtés à Magenta.

Le fait était absolument exact. Après la guerre d'Italie, M. de Rennepont avait recueilli la fille du capitaine Duré, l'avait fait élever au couvent, et comme il était sans proches parents, il avait résolu, pour que sa fortune ne passât pas à des collatéraux éloignés et inconnus, d'épouser cette jeune fille et d'en faire son héritière.

Mlle Duré avait dix-huit ans, mais bien qu'elle n'eût jamais quitté les sœurs qui l'avaient élevée, elle savait ce qu'elle devait au vieil ami de son père; aussi ne fût-elle pas surprise lorsque M. de Rennepont lui dit: "Ma chère Fernande, j'ai promis à ton père de te protéger; te voilà bientôt en âge de te marier, je n'ai ni parents ni amis qui puissent te présenter dans le monde et te guider dans le choix d'un époux; veux-tu devenir ma femme, c'est-à-dire la maîtresse de ma maison et l'héritière, sans contestation, sans procès possible, d'une fortune que j'ai toujours eu l'intention de te laisser.

Fernande, dont le cœur était calme et l'âme loyale, demanda seulement vingt-quatre heures pour réfléchir, et le lendemain, sans embarras, sans phrases, elle tendit la main à M. de Rennepont en lui disant:

—Général, je serai votre femme quand vous voudrez. Vous m'avez fait une jeunesse heureuse, je ne connais pas d'homme plus digne que vous d'affection, de dévouement et de respect.

Un mois plus tard, Mlle Duré était Mme de Rennepont, et le général, en rentrant dans son hôtel avec sa jeune femme, la prit sur ses genoux comme il le faisait lorsqu'elle était enfant et lui dit en tremblant un peu:

—Fernande, tu n'a pas dix-neuf ans et j'en ai bientôt soixante; tu est encore une enfant et je serais bientôt un vieillard; tu étais ma fille bien-aimée, je t'ai faite ma femme; je ne te demande qu'une seule chose, et le jour où je t'en demanderais davantage, je te donnerais le droit de me mépriser: je t'ai fait une jeunesse heureuse, tu le reconnais; donne-moi en échange une vieillesse respectée.

La jeune femme ne répondit à ces dignes et loyales paroles qu'en passant ses bras autour du cou de M. de Rennepont, et en lui disant dans un chaste baiser:

—Mon ami, votre femme ne vous aimera pas moins que ne vous aimait votre enfant.

L'hôtel de Rennepont devint bientôt une des rares maisons fréquentées par Pétrus.

Il y avait trouvé une atmosphère honnête qui le faisait revivre, et si par hasard il se passait une seule semaine sans qu'il y fût venu, c'était le général lui-même qui lui reprochait son absence et qui, le prenant par la main, le conduisait auprès de sa femme, en la priant de hâter la guérison du pauvre malade et de le consoler.

Sarah commettait donc une calomnie infâme, lorsqu'elle affirmait que M. de Serville s'était séparé d'elle par amour pour Mme de Rennepont, puisqu'au moment de sa rupture avec sa maîtresse il n'avait même jamais entendu prononcer le nom de Fernande.

Pétrus était avec M. et Mme de Rennepont dans les relations d'affectueuse intimité que nous venons de dire, lorsque la guerre éclata, et le général, qui avait été appelé à un commandement à l'armée du Rhin, arriva tout à coup un matin chez le peintre, au moment où celui-ci l'attendait le moins.

Le petit hôtel que Pétrus occupait était une construction des mieux disposées pour un artiste. Il se composait, au rez-de-chaussée, d'une salle à manger et d'un petit salon; au premier, d'un grand atelier, d'un fumoir et d'une chambre à coucher. Au-dessus se trouvaient les chambres des domestiques.

Le salon du rez-de-chaussée et l'atelier donnaient sur la rue; le fumoir et la chambre à coucher prenaient jour sur le petit jardin qui s'étendait derrière l'hôtel et qui n'était séparé que par un mur d'une dizaine de pieds de hauteur d'un immense terrain vague, dont les constructeurs du voisinage avaient fait un chantier provisoire.

Au fond de ce jardin, s'élevait un petit pavillon dont une partie avait été transformée en écurie, tandis qu'Armand avait installé dans l'autre partie son véritable atelier de travail, celui de l'hôtel étant à plus proprement parler le grand salon de l'artiste.

Cette demeure était meublée avec un luxe sévère, qui disait au premier aspect que l'ami du général de Rennepont ne sacrifiant en rien au mauvais goût et au besoin de briller du jour.

Un large escalier, dont les murs étaient cachés par des tapisseries de haute lice admirablement conservées, conduisait au premier étage jusqu'au vaste palier sur lequel on trouvait, à droite, la porte de l'atelier, à gauche celles de la chambre à coucher et du fumoir.

Le grand atelier était tout naturellement la pièce de prédilection de l'artiste, qui avait mis tous ses soins à n'y laisser pénétrer en meubles et en objets d'art que des choses irréprochables. Il voulait que les yeux ne pussent s'y arrêter que sur des objets attrayants ou dignes d'examen.

C'est là qu'Armand passait des journées entières, travaillant, rêvant et souvent seul, car sa mésaventure et sa mélancolie avaient éloigné de lui le plus grand nombre de ses amis, et toute sa maison se composait d'une cuisinière, à laquelle il n'adressait pas dix paroles par mois; d'un palefrenier qu'il ne voyait qu'au moment de monter à cheval, et d'un valet de chambre, espèce de vieux serviteur muet dont il avait hérité d'un de ses oncles deux ans auparavant, et qui ne se serait jamais permis, en dehors de ses fonctions, d'adresser la parole à son maître sans que celui-ci l'eût interrogé.

Ce brave homme répondait, c'est bien le cas de le dire, au nom de Kervan, et depuis qu'il avait été témoin des malheurs d'Armand, son mutisme avait été en croissant.

Mais revenons à M. de Rennepont et à sa visite inattendue.

Pétrus s'était hâté d'aller au-devant de son vieil ami, et, après lui avoir affectueusement serré la main, il l'avait conduit jusqu'à un divan, sur lequel le général s'était laissé tomber avec une espèce d'accablement, dont son hôte avait été tout surpris.

—Qu'avez-vous donc, général? lui demanda respectueusement l'artiste, en s'apercevant que son visiteur, le visage appuyé sur ses deux mains, ne paraissait pas décidé à prendre la parole. Vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux?

—Non! mon cher Armand, répondit M. de Rennepont en redressant la tête; non, mais les circonstances sont graves et je viens vous demander un service.

—Un service, à moi! vous savez bien qu'il vous est rendu d'avance.

—Eh bien! mon ami, voici ce dont il s'agit. Je pars dans quarante-huit heures pour Metz.

—Je le savais.

—Dieu sait quand j'en reviendrai, si même j'en reviendrai jamais.

—Pourquoi de semblables pensées?

—Oh! si je n'avais que moi, je ne m'y arrêterais pas un instant, mais je laisse ici Mme de Rennepont, ma femme ou plutôt ma fille bien-aimée; je la laisse seule, sans soutien, sans conseil?

—Et moi, général! se hâta de répondre Armand, avec un de ces élans de dévouement et de franchise qui lui étaient familiers lorsqu'il s'agissait de ceux qu'il aimait; moi! ne suis-je pas un peu votre fils? J'ai l'intention de ne pas quitter Paris et....

—Je n'ai plus rien à vous demander, mon ami, interrompit M. de Rennepont en serrant la main du peintre; vous avez répondu d'avance à la prière que j'allais vous adresser. Vous êtes un digne et brave cœur; je vous confie Fernande, comme je la confierais à mon frère, si j'en avais un.

—Mme de Rennepont, général, peut compter sur mon dévouement absolu. Mon affection pour vous ne me dicterait pas cette conduite, que je devrais la tenir par reconnaissance. N'est-ce pas vous qui m'avez sauvé du désespoir? N'est-ce pas Mme de Rennepont qui m'a consolé?

—Ce n'est pas tout.

—Quoi donc encore?

—Nul ne sait comment se terminera cette guerre si brusquement déclarée. Pour ma part, j'en augure mal. L'empereur se trompe, ou plutôt il est trompé. Enfin le sort en est jeté! Le moment n'est plus à la discussion, mais à l'action. Or, je puis être tué.

—Général!

—Et Fernande serait veuve à vingt-deux ans. C'est la meilleure et la plus loyale femme que je connaisse, que j'aie jamais connue; sa fortune sera pour bien des gens un aimant irrésistible. Promettez-moi, Armand, de la défendre et de ne lui laisser prendre pour mari qu'un homme digne d'elle. [illegible] moi, je vous en prie.

—Puisque vous le voulez, je vous le jure, quoique vraiment....

—Vous avez juré, cela me suffit, je partirai tranquille.

Et après avoir pressé une dixième fois les mains de son hôte, le général mit la conversation sur un autre terrain. Une heure plus tard, il sortit de chez le peintre, calme et souriant.

Le surlendemain matin, pendant que M. de Rennepont s'éloignait de Paris pour rejoindre son corps, Fernande et Armand, qui l'avaient accompagné à la gare, reprenaient le chemin du faubourg Saint-Germain, le cœur oppressé, les larmes aux yeux, sans échanger une parole.

Avant de quitter Mme de Rennepont à la porte de son hôtel, M. de Serville lui tendit la main en lui disant:

—Madame, le général m'a chargé de vous protéger et de vous défendre pendant son absence, et j'ai accepté cette mission, bien que je ne sache pas quels dangers vous pourrez jamais courir. Disposez donc de moi, en toutes circonstances, comme vous disposeriez d'un frère; et rappelez-vous que si, par discrétion, je ne me présente pas chez vous que de loin en loin, vous avez, rue d'Assas, un ami sincère et dévoué, dont tous les instants vous appartiennent.

—Merci, monsieur Armand, répondit Mme de Rennepont; mais venez souvent, au contraire. Ainsi qu'autrefois, ma porte vous sera toujours ouverte.

Et comme l'émotion ne lui permettait pas d'en dire d'avantage, Fernande se hâta de se séparer du jeune homme avec un triste sourire, puis elle remonta dans son appartement, épouvantée de la solitude dont elle était menacée.

Quant au peintre, après avoir renvoyé sa voiture, il se dirigea à pied du côté du Luxembourg, l'esprit obsédé par de tristes pressentiments. Il se rappelait ce que le général lui avait dit à propos de la campagne qui s'ouvrait, et se demandait avec terreur si le vieux soldat n'avait pas lu dans l'avenir.

Mais le lendemain matin, lorsque sur les boulevards, où il était descendu pour se mettre au courant des événements, il vit passer [illegible] siasme de la foule, il reprit courage et confiance.

Hélas! moins d'un mois plus tard, la France n'avait accumulé que désastres sur désastres, et elle y ajoutait bientôt cet acte honteux de renier son souverain au moment où l'infortune le terrassait, au moment même où, par un dévouement stoïque, il se sacrifiait afin d'arracher toute une armée à l'hécatombe qui la menaçait.

Lorsqu'Armand apprit cet épouvantable malheur, lorsqu'il vit une demi-douzaine d'avocats, incapables autant qu'ambitieux, s'emparer du pouvoir; lorsqu'il comprit que Paris était en danger, il n'hésita point. Laissant son pinceau, il s'enrôla dans l'un des bataillons qu'on formait à la hâte.

Ce premier devoir accompli, il courut chez Mme de Rennepont, pour la supplier de se retirer en Bretagne chez une vieille parente à lui, qui serait heureuse de la revoir.

—Non, mon ami, répondit Fernande; à chacun sa tâche! Mon mari est prisonnier, où? je l'ignore; il m'a confiée à vous, je resterai près de vous. Vous vous battrez, moi je soignerai les blessés. Je veux être digne du nom que M. de Rennepont m'a donné.

Armand insista, mais la jeune femme fut inébranlable dans sa résolution; et lorsque, le 16 septembre, alors que Paris allait être investi, il voulut faire une dernière tentative, Mme de Rennepont lui répondit en lui montrant fièrement le brassard à croix rouge qu'elle portait.

Elle avait été offrir ses services, avec deux autres dames de son monde, à l'ambulance qu'un médecin américain organisait dans l'hôtel du prince Bibesco, avenue de Latour-Maubourg.

Cet hôtel, véritable bijou artistique, construit sur les plans d'un des amis du noble roumain, M. Le Cœur, était à peine achevé; mais le prince Georges, qui avait repris du service au début de la guerre et était pri-

(A continuer.)

Le comble de l'ivrognerie:
Aller à Essen prendre un canon de [illegible]